

Rêver sa vie

Le jour de la naissance est le point de départ usuel d'une biographie. Une information reçue de ma mère, source dont la crédibilité n'est pas contestable, me permet de remonter un peu plus loin dans le temps. J'ai été conçu un soir d'août, sur la plage de Telgruc, dans le Finistère, à quelques pas de la mer, à marée montante. Je naquis un 6 mai, comme le bon docteur Freud et à la même heure que l'inventeur de la psychanalyse ! N'ayant nullement prémédité cette coïncidence, qui ne vint à ma connaissance que bien des années après mon engagement dans la psychothérapie, je souhaite que sa révélation ne soit pas jugée ostentatoire.

De la classe maternelle, je garde quelques souvenirs heureux. Je fus assez adroit dans un exercice de tressage de bandes de papier coloré pour attirer un compliment de la maîtresse. Je souligne cette anecdote gratifiante parce qu'il n'y en eut guère de semblables au fil des années qui suivirent. Je manifestai très tôt une propension pour le rêve. Ce rêve-là n'était pas celui dont je proclame les vertus tout au long de ce livre. C'était une rêverie d'évitement de la réalité. Je me mis à vivre en imagination.

Je venais d'avoir sept ans quand je connus le premier amour dont je me souviens. Elle se prénomme Monique, habitait une maison située dans un jardin clos par un muret surmonté d'une grille. C'est à travers cette grille que nous échangeâmes ce qui fut mon premier baiser. L'élan qui m'emportait vers Monique était pur, natu-

rellement, et ne pouvait s'inscrire que dans une éternité, comme tous les attachements que je serais appelé à connaître tout au long de mon existence. J'ignorais alors ce qu'est le mécanisme de projection. Je ne sus donc pas que je venais, pour la première fois, d'extérioriser mon *anima*. Par la suite, chaque fois que j'éprouverais une attirance amoureuse, cette composante féminine de ma psyché envelopperait l'objet de mon attention d'une aura idéalisante qui le rendrait forcément inaccessible ! Quant à mon « premier émoi sexuel », j'avais peut-être six ans lorsque celui-ci se manifesta. Il ne doit pas être confondu avec l'élan du cœur qui me pousserait plus tard vers Monique. Il s'agit là d'un élan du corps auquel je ne compris rien et qui traduisait une simple étape de mon développement physiologique. J'assistais au mariage d'une sœur de ma mère et j'avais été affecté comme « cavalier » à une fille qui devait être plus âgée que moi de quatre ans. Plusieurs s'amusèrent de constater que je n'avais pas lâché la main de ma cavalière durant toute la cérémonie. Personne ne sut, moi non plus, que je venais bien inconsciemment d'associer d'une façon définitive le mécanisme de l'excitation sexuelle et la matière dont était fait le vêtement de ma compagne. Ainsi va la vie et naissent d'incompréhensibles tendances particulières.

La Seconde Guerre mondiale venait d'éclater quand j'obtins le certificat d'études primaires. Mon nom figurait en avant-dernière position sur une longue liste et je dois à la vérité d'avouer que cette performance avait été rendue possible par la grâce d'une excellente note en chant. Mes parents, ma sœur aînée et moi habitons à Lorient, l'une des villes de France qui allaient subir le plus grand nombre de bombardements par les forces alliées. Pendant les deux premières années de l'occupation allemande, nous passâmes une partie de chaque nuit dans la cave de mes parents, la plus vaste de cet immeuble de quatre étages. A chaque alerte, cinquante personnes descendaient s'y protéger. Chacune disposait d'une caisse emplies de paille où elle

se blottissait, en proie à des tremblements provoqués par l'énervement, le froid ou la peur. De mon point de vue d'enfant, ces bombardements n'avaient pas que des effets négatifs. Ils représentaient une excuse permanente par rapport aux devoirs non faits, aux leçons non apprises. Que d'interrogations écrites furent aussi interrompues par l'injonction des sirènes à rejoindre les abris ! Les 14 et 15 janvier 1943, des avions lâchèrent des tracts exhortant la population civile à évacuer la ville. Un pilonnage sans précédent était imminent. Il eut lieu dans la nuit du 16 au 17 janvier. Nous étions entraînés à distinguer le sifflement des bombes et des torpilles aériennes qui préludait à l'explosion. Le bruit nous indiquait approximativement le lieu de l'impact. Ce soir-là, vers vingt-trois heures, nous entendîmes un sifflement inhabituel. Nous sûmes immédiatement que cette torpille tomberait très près de nous. En fait, elle s'abattit sur notre immeuble, le traversa en biais, perforant les quatre niveaux de béton pour aller exploser dans la cave du pavillon mitoyen. En quelques secondes, nous fûmes ensevelis sous des tonnes de matériaux, dans les ténèbres totales, la bouche et les narines pleines de terre volatilisée. Il y eut quatre morts dans la maison voisine mais aucune victime de notre côté. Nous fûmes assez vite secourus, une sortie fut dégagée. Dehors, les éclats de bombes, d'obus, de fusées tintaient sur les pavés. Le prêtre avec lequel j'avais fait ma communion solennelle, l'année précédente, accourait, casqué, ayant été informé de ma mort. C'est notre jeune voisin que le destin avait choisi. A moins d'un kilomètre, les bâtiments de l'hôpital Bodélio, arrosés de bombes au phosphore, flambaient comme une gigantesque torche. Cinq fusées éclairantes stabilisées à quelques centaines de mètres au-dessus de la ville, les incendies, les balles traceuses, les projecteurs de la DCA répandaient une lumière de fin du monde. Le lendemain, comme des dizaines de milliers de Lorientais, nous nous enfûmes dans la campagne. Accueillis dans une ferme, après avoir parcouru près de trente kilo-

mètres, nous nous installâmes dans une étable désaffectée. Nous allions y rester près de deux ans. Deux années pendant lesquelles je n'aurais d'autre occupation que la garde des troupeaux de vaches et de moutons et apprendre à reconnaître toutes les espèces d'oiseaux nichant dans ces campagnes. Deux années heureuses pour le jeune garçon que j'étais, comblé par cette liberté. Deux années perdues sur le plan scolaire. J'avais cependant fait venir d'une grande maison d'édition une caisse pleine de livrets de littérature classique que je dévorais avec d'autant plus d'appétit que personne ne m'y obligeait. Totalement privé de toute lecture romanesque, imprégné des grands sentiments exposés par les personnages du théâtre classique, je m'éloignais chaque jour un peu plus des réalités de la vie.

Il me faut maintenant aborder le sujet de ce qui fut, pour moi comme pour tant d'autres, un poison déstructurant mais qui m'ouvrirait, beaucoup plus tard, la voie du rêve thérapeutique. Je veux parler de l'œdipe. Comme il est difficile de dire ce que furent les parents lorsque, tant d'années après leur disparition, on entoure leur mémoire d'une égale affection ! L'œdipe est un piège qu'il est aisé de décrire quand on a démasqué ses alibis pervers mais dont il m'est pénible de réactiver le souvenir. Je serai simple : j'ai détesté mon père, j'ai souhaité sa mort. C'était un homme d'une grande sensibilité, intelligent, et qui aurait pu « réussir sa vie » au sens normatif où je l'entendais alors. Lui aussi était le produit de son histoire. Il ne s'est jamais remis d'avoir été abandonné, à dix-huit mois, par une mère qu'il n'a jamais revue. Révolté mais faible, il n'a pu concilier les impératifs de son surmoi et les appels du principe de plaisir qu'au terme de sa vie. Je ne me souviens pas de l'avoir vu ivre à un degré flagrant mais nous vivions dans l'appréhension permanente des colères qu'il manifestait après l'absorption d'alcool. Très jeune, je surpris aussi les écarts qu'il se permettait avec d'autres femmes que ma mère. J'aimais celle-ci au point d'épouser les souffrances que je lui voyais endurer.